

TRACE(S)

Savoca - 17 octobre 2025

Je suis particulièrement touché à l'idée d'ouvrir, par cette conférence, ce séminaire qui a lieu dans ma terre natale, la Sicile. Je tiens donc à remercier les collègues co-organisateur.ices pour la confiance qui m'a été adressée, ainsi que la responsabilité de *tracer le trait* au sein duquel notre associativité commune prendra des formes diverses et variées pendant ces trois jours et nuits dans ce lieu chargé d'histoire. Une associativité que j'espère féconde et que je souhaite laissera des traces durables dans nos vies personnelles et professionnelles.

La Sicile est une terre riche d'Histoire et d'histoires, riche de **traces**, laissées **par** qui l'a traversée et **en** qui la traverse. La Sicile c'est un continent en miniature, un carrefour de cultures différentes, dont le résultat est un mélange d'expériences complexes tangible dans sa langue, son métissage génétique, dans l'art, la musique, l'architecture, la cuisine... Sous l'Etna, – ce Volcan aux pieds duquel nous sommes réunis – la légende veut que, enterrés dans les viscères de la montagne, y vivent leur exil Tifeo et Encelado, deux des Géants qui ont osé défier Zeus, le roi des dieux, et qui ont été ainsi punis pour leur arrogance. Selon la légende, l'un est responsable du feu et de la fumée qui sortent de la bouche du Volcan (le nom Tifeo veut dire littéralement « fumée stupéfiante »), l'autre des tremblements de terre – que nous avons d'ailleurs connu lors de notre premier séminaire à Archanes, en Crète (ce sont les contorsions de Encelado, dans la tentative de se libérer, qui les provoqueraient).

L'Etna, prend son nom d'une Nymphée, fille de Gea (la Terre) et Urano (le Ciel) : elle protège cette montagne. Elle nous protégera sans doute pendant ces journées. Le mythe veut qu'avec douceur et sagesse elle s'était opposée à la destructivité des Géants et avait essayé de calmer, pas son chant (le vent), leur colère. D'un côté, la colère des Titans, de l'autre la douceur de la Nymphée, d'un côté mort et destruction, de l'autre vie et fertilité.

En effet, la lave, après avoir tout détruit sous son passage rend la terre extrêmement fertile et riche : comme à représenter l'éternel combat entre la vie et la mort... entre la pulsion de vie et la pulsion de mort ? Ainsi, sous l'Etna ne coule pas que de la lave... mais aussi de la mémoire, autrement dit des *traces* du passé, de l'histoire : soit-elle réelle ou imaginaire. On parle, d'ailleurs, de « **traces mnésiques** » en psychanalyse, tout comme en neurosciences. Pour les neurosciences, à ce sujet, inspirées par la psychanalyse, ces traces seraient les « empreintes » neuronales laissées dans le cerveau par une information ou une expérience. Elles apporteraient dans notre cerveau des véritables modifications, durables, structurelles, physiques comme chimiques, mais aussi des connexions neuronales, donc des **liens** (concept sur lequel je vais revenir plus tard). En psychanalyse, c'est plutôt l'empreinte inconsciente (ou préconsciente) laissée dans l'appareil psychique par l'expérience qui retient notre attention, ou, mieux, **son destin dans l'économie psychique d'un sujet, comme d'un groupe.**

L'étymologie du mot « trace » vient du verbe latin *trahere*, tirer, trainer, *tracer un trait* : il indique le fait de laisser une trace, une « empreinte », au passage de *quelque chose*. En entendant ce verbe, dans une sorte de rêverie, une image me vient à l'esprit, celle d'une charrue traînée dans un champ, par des paysans, pour remuer la terre, la semer et donc la cultiver : *tracer un trait* au sein duquel *quelque chose* sera « déposée » afin que *quelque chose d'autre* puisse émerger, germer : une véritable transformation. Je vous invite à retenir cette image car elle prendra, je l'espère, un nouveau sens toute à l'heure. J'aimerais aussi souligner qu'il y a, dans cette image, une temporalité extrêmement condensée : un geste ancien transmis à travers les générations, quelque chose donc de déjà advenu maintes fois, mais qui advient aussi dans l'ici et maintenant, afin que quelque chose puisse advenir ensuite. Le passé, le présent et le futur, en quelque sorte, sont là au même temps, il y en a *trace*. Tout comme dans une séance d'analyse, où passé et présent sont présents dans l'événement du transfert, qui lorsqu'il est interprété ouvre les portes au futur. Sans oublier que l'Inconscient, comme nous le savions, ne connaît pas le Temps.

Le concept de « trace » est, ou pourrait dire, au fondement de la psychanalyse. Freud y fera référence continuellement dans son œuvre. Dès 1896 (dans une lettre à Fliess), Freud propose l'hypothèse selon laquelle l'expérience s'inscrit dans l'appareil psychique sous forme de « traces mnémoniques » suivant un processus de stratification et pouvant être remaniées de temps en temps :

« Dans mes travaux, - dit Freud - je pars de l'hypothèse dont notre mécanisme psychique s'est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnémoniques se trouvent de temps en temps remaniés suivant les circonstances nouvelles... [il y aurait une re-transcription]. Ce qu'il y a d'essentiellement neuf dans ma théorie, c'est l'idée que la mémoire est présente non pas une seule mais plusieurs fois et qu'elle se compose de diverses sortes de "signes"... ».

Ainsi, Freud a appelé « refoulement » le défaut de traduction ou de transcription des « matériaux psychiques ». C'est, en effet, **l'investissement pulsionnel de l'expérience** – en positif (les expériences structurantes) ou en négatif (les effractions traumatiques, destructurantes) – qui garantit la persistance de l'inscription dans le monde interne, dans la psyché, à différents niveaux : conscients et inconscients. Les traces mnésiques ne sont pas immuables, mais sont plutôt des signes qui acquièrent du sens à travers leurs connexions et **liens** dans une constellation associative pluri-sensorielle dans le devenir du temps. Cela convoque l'intuition de Freud à propos des expériences ou des défenses qui brisent les liens associatifs et l'importance clinique de la règle fondamentale de la libre association, car elle donne lieu à l'émergence d'un tissu de multiples liaisons combinatoires – ou des dé-liaisons – dévoilant les résistances qui protègent le refoulé. Dans les dispositifs groupaux, nous parlons plutôt de « chaîne associative ».

En 1939, dans *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Freud insiste sur les conséquences des impressions lorsque l'appareil psychique n'est pas encore « complètement réceptif » : que se passe-t-il – il se demande – lorsque le Moi n'est autre qu'un Moi corporel, ou un Moi encore très fragile, qui doit faire face à des expériences psychosensorielles précoces ? Et lorsque, dans le cadre du processus analytique, nous avons affaire aux

traces qui appartiennent à ce qui est considéré comme se situant « à l'extérieur de la sphère psychique » ? Je redonne la parole à Freud :

« Les impressions causées par les traumatismes précoces - dit-il - [...] sont soit non traduites dans le préconscient, soit bientôt ramenée par le refoulement à l'état du Ça. Dans ce cas, leurs traces mnésiques restent inconscientes et c'est à partir du Ça qu'elles agissent. Nous pensons parvenir à suivre leur destin futur tant qu'il s'agit pour elles de leurs propres expériences. Mais les choses se compliquent quand nous nous apercevons que dans la vie psychique de l'individu [...] agit aussi ce qu'il apporte en naissant, certains éléments de provenance phylogénétique. ».

Cette citation résume, sûrement de manière condensée et non exhaustive, la théorie des traces et de ses inscriptions dans la psyché du sujet, en évoquant tant la traduction des traces (une première traduction serait le passage de la représentation de chose à la représentation de mot) que leur refoulement (la possibilité de les « oublier »), l'agir de celles-ci et leur destin (leur effet sur l'économie psychique, la formation du symptôme, enfin le comportement). Mais aussi leur « provenance phylogénétique », autrement dit les aspect trans-générationnels, voire groupaux.

A l'exploration et au destin des traces traumatiques laissées par des expériences en quête de représentation psychique, de symbolisation et d'élaboration, j'ai dédié une bonne partie de mes travaux en tant que clinicien-chercheur. Dans un premier temps, j'ai exploré l'émergence des traces des traumatismes précoces sous-jacentes la clinique de l'agir violent auprès de jeunes auteurs de violences sexuelles ; successivement, j'ai porté mon attention sur l'émergence des traces laissée par des violences extrêmes, sociales et collectives – telles que les violences d'Etat, l'exil, la persécution, la migration forcée – violences qui entravent et figent tout processus d'élaboration de l'expérience même. Violences, malheureusement, aujourd'hui terriblement actuelles. Dans les deux cas, je me suis appuyé sur le modèle psychanalytique du groupe, sur le plan théorique, clinique et méthodologique.

Je tiens à dire, d'ores et déjà, que cet accent mis sur la clinique et la métapsychologie groupale, et sur la médiation Photolangage® en particulier, n'est en rien une disqualification de la cure individuelle ou de la relation duale en psychothérapie (cela resta d'ailleurs ma pratique principale). Il s'agit, plutôt, d'une tentative de prôner pour une véritable **métapsychologie du lien** au service de la clinique et de montrer comment les théories psychanalytiques du groupe, autre qu'être un paradigme d'une telle métapsychologie, peuvent s'avérer un repère précieux dans l'écoute clinique des traces laissées par les expériences dans le psychisme de nos patient.e.s. Une écoute qui se veut certainement, comme le suggérait Freud, flottant ou, pour le dire avec Bion, sans mémoire ni désir, mais qui doit être aussi **polyphonique**, car plusieurs sont les voix et les traces qui parlent dans les récits de nos patients.

Or, l'écoute du matériel clinique peut se faire depuis différent « vertex », pour reprendre encore une terminologie bionienne. Le vertex, comme l'affirme Bion, se réfère au « point de vue » ou « perspective » à partir duquel on cherche à comprendre, pour ensuite communiquer, une expérience déterminée et il est, aussi, ce qui permet de structurer notre interprétation du récit des patients. Il est évident que les points de vue, les vertex, peuvent être pluriels (cela dépend, par exemple, de nos différents repères théoriques : freudien, kleinien, bionien, winnicottien, etc.). Cependant, le choix **d'un vertex** est nécessaire pour donner **un sens** à l'expérience. Afin de mieux se représenter ce qui se passe dans la rencontre clinique, j'aimerais évoquer le concept de « champ analytique », proposé par les Baranger et repris par des auteurs post-bioniens italiens tels que Ferro et Civitarese. Le **champ analytique** est l'espace-temps où les deux appareils psychiques, celui de l'analyste et celui du patient, créent par leur rencontre émotionnelle profonde, des fantasmatisations, des transferts, des turbulences émotionnelles, des identifications projectives croisées. Pour que ce champ prenne vie, il nous faut trois éléments : un.e (ou plusieurs) thérapeute/analyste, un.e (ou plusieurs) patient.e et un cadre. Dans ce cadre, il sera alors possible d'observer l'émergence de processus spécifiques qui accompagneront, à leur tour, l'émergence des traces de nos vies psychiques réciproques : celles du patient, comme celles du thérapeute, dans un mouvement constant de transferts et contre-

transferts. En effet, un discours « à part » mériteraient les mouvements contre-transférentiels liés aux résonances en nous et aux traces qui émergent dans la psyché du thérapeute dans la rencontre clinique. Je vais juste esquisser (ou esquiver ?) ce point sans trop entrer en détail, en rappelant comment le contre-transfert peut s'avérer une véritable boussole dans la rencontre clinique.

Bion affirme que l'analyste, le thérapeute, doit apprendre à écouter et à comprendre ce que le patient lui communique, mais il doit aussi apprendre à « ne pas comprendre ». Le « ne pas comprendre » dont parle Bion n'est pas une disposition mentale passive : ce n'est pas un « renoncement à comprendre ». Bien au contraire, nous sommes invités à rester en relation avec ce qui est ou apparaît incompréhensible, contradictoire et mystérieux, sans chercher à sortir de cette condition en s'accrochant à des explications ou en construisant des hypothèses forcées, des interprétations « sauvages ». L'exercice de « ne pas comprendre » permet à l'analyste de ne pas donner prématurément une forme à ce qui est en train d'évoluer dans la relation thérapeutique. Il ne faut pas tenter, plus ou moins consciemment, de connaître, comprendre ou formuler le présent en tournant immédiatement son attention vers le passé. Il faut tolérer la frustration d'être là, face à quelque chose que nous ne pouvons pas (encore) saisir clairement. A cette capacité de l'analyste de rester dans le doute et dans la confusion, dans l'inconnu et le non (encore) représentable, Bion, inspiré par le poète John Keats, a donné le nom suggestif de « capacité négative ». Cette prédisposition particulière, avec celle d'être, vis-à-vis des patients, « sans désir ni mémoire », à mon avis soutiennent la particulière forme d'écoute qui est l'écoute psychanalytique. Freud, on l'a rappelé, parlait de garder une attention *également flottante* qui invite à porter la même attention au contenu du discours du patient favorisant ainsi l'associativité du thérapeute et l'accordage des inconscients au travail. Toute thérapie donc est une expérience transformatrice. Dans la théorie bionienne, ce processus transformateur se réalise grâce à la capacité de rêverie de la mère¹/thérapeute et au travail de la fonction alpha (que dans

¹ Par « mère » on entend, bien évidemment, la **fonction maternelle** et non la personne de la mère.

² La clinique qui suit a fait l'objet d'une publication : G. Lo Piccolo, S. von Overbeck Ottino, P. Bastin,

l'espace groupal nous appelons fonction gamma) qui consiste à prêter notre appareil pour penser les pensées à nos patients. Cette rencontre si particulière, celle du thérapeute avec le patient, pour reprendre notre image de toute à l'heure, est le **champ** dans lequel il est possible de *trahere* (tirer, trainer, tracer... enfin *tisser*) du sens commun, une sorte de rêve (éveillé) commun et partagé.

Avant d'évoquer la clinique, j'aimerais dire encore un mot sur le pourquoi je mets l'accent sur le modèle du groupe, au de là du fait que nous sommes réunis par un séminaire organisé par l'ARPAG. Il faut penser la « découverte », puis la pratique et enfin la théorisation du groupe en psychanalyse comme une véritable **rupture épistémologique** au sein de son corpus théorique et métapsychologique. J'insiste sur ce point car, à mon avis, depuis la théorisation par R. Kaës de l'**Appareil Psychique Groupal** et la théorie des trois espaces psychique, nous ne pouvons plus penser (et écouter) les récits de nos patients (et donc écouter l'Inconscient) de la même manière. C'est-à-dire, nous ne pouvons plus écouter et interpréter le niveau intrapsychique, sans prendre en considération le niveau inter- et trans-subjectif, même dans le traitement individuel. Surtout quand, comme le disait Freud, nous avons affaire aux traces qui appartiennent à ce qui est considéré comme se situant « *à l'extérieur de la sphère psychique* ». J'entends là, implicitement, la question de la réalité matérielle *vs* la réalité psychique, de la réalité historique *vs* la réalité subjective : les faits et leurs interprétation et élaboration (ou pas) par la psyché.

Pour moi, dans ce sens, un tournant a été établi par la publication de *Violences d'Etat et Psychanalyse*, en 1989 (date d'ailleurs chargée d'Histoire et dont nous observons les traces encore aujourd'hui). Ce texte collectif dirigé par J. Puget et auquel y ont contribué R. Kaës et S. Amati Sas, entre autres, pose une double question. La première concerne quoi faire des traces laissées par les traumatismes liées à la persécution politique, la disparition forcée, l'exil infligés par les dictatures, comme les écouter et les traiter ? La deuxième est d'ordre contre-transférentiel : un certain nombre des auteurs avait été touché personnellement par ces mêmes violences.

Quoi faire, donc, des résonances et contrattitudes éveillées par les récits de nos patients ? Autrement dit, quoi faire des traces traumatiques ou traumathogènes qui (ré)-surgissent en nous ? Il est évident qu'une telle réflexion nous oblige à élargir notre écoute clinique *au de-là* du niveau intrapsychique et nous invite à écouter ces traces au sein du champ analytique et les mettre à son service.

Nous l'avions déjà fait dans un certain sens avec M. Klein et les théories post-kleiniennees dites des relations d'objet : une première rupture épistémologique au sein de la psychanalyse et une première ouverture à l'intersubjectivité. Et Ferenczi nous avait déjà amené sur cette piste avec sa théorisation autour du traumatisme de guerre. C'est pour cela qu'il faut penser cette « rupture épistémologique » dans une continuité : oui, il s'agit d'un nouveau paradigme, mais qui repose sur des bases solides, c'est-à-dire les théories qui l'ont précédé, autrement dit les divers développements au sein de la psychanalyse. Le pas ultérieur fait par la psychanalyse de groupe, notamment par les apports de R. Kaës, est justement l'ouverture au trans-subjectif, au sociétal, ce niveau qui nous précède et, en partie, nous structure : l'environnement, les événements historiques, la langue, la culture, tout ce qui est *déjà là* et que nous (notre psyché) doit rencontrer, élaborer, apprivoiser, intégrer ou rejeter et qui laissera une trace dans notre devenir sujet. Comme un **objet trouvé-crée**. C'est là l'ouverture à l'**aire culturelle** (qui renvoie au Travail de Culture de Freud), à l'espace de jeu (potentiellement transitionnel) et aux processus intermédiaires qui les soutiennent. Je vais alors laisser la parole à la clinique.

Dans le Photolangage®, dispositif que j'ai utilisé pour aller à la recherche et à la rencontre des traces psychiques du traumatisme, la photographie, objet médiateur qui vectorise les échanges verbaux et transférentiels au sein du groupe, est un véritable *objet trouvé-crée* qui permet, dans l'ici et maintenant de chaque séance, de faire l'expérience illusoire, éphémère et toute-puissante d'avoir créé l'objet qui est déjà là. Chaque séance part d'une question ou thème proposé par les thérapeutes auxquels les patients (mais aussi les thérapeutes) doivent répondre à travers le choix d'une ou deux photos qui seront ensuite présentées librement en/au groupe et sur lesquelles les autres participants

(thérapeutes compris) pourront associer librement en disant ce qu'ils y voient de semblable ou de différent : un véritable processus de partage et création de traces. Je vais évoquer des échanges issus de mon travail auprès des requérants d'asile, victimes de migration forcée et violence sociale, pour illustrer comment, à travers la construction d'une chaîne associative d'images et de parole, un tel dispositif soutient et accompagne l'émergence des traces psychiques d'expériences traumatiques et la construction de liens intersubjectifs qui peuvent permettre de mettre au travail la transformation et perlaboration de la dite expérience. La spécificité de la méthode permet d'instaurer un espace de jeu – potentiellement transitionnel – accompagnant la mobilisation de la pensée en image : l'image est ainsi repérée comme un élément perceptif et mobilise un contexte affectif qui renvoie aux processus primaires, ou mieux, comme l'affirme Freud dans *Le Moi et le Ça* elle est plus proche des phénomènes inconscients, tout comme le rêve, qui d'ailleurs est une forme de pensée en images.

Il s'agit d'un groupe mixte de six jeunes ex MNA et co-animé par trois thérapeutes, moi et deux psychiatres (un homme et une femme)². Un changement du cadre, dû à l'absence prolongée et annoncée de la psychiatre, vient perturber sa tenue avec des attaques et d'autres mouvements défensifs contre l'angoisse d'abandon. Notamment, la séance qui suit l'annonce de la part de la collègue un seul participant se présentera et le groupe ne pourra pas avoir lieu. La fois suivante, avec le groupe quasi au complet, nous proposons de travailler autour de la question suivante : « *Quelque chose a changé : disons-le à l'aide d'une photo.* »

La photo en couleur d'un paysage, présentée par un des participants, ouvre la séance et mobilise les échanges autour des changements entre pays d'origine et pays d'accueil : changements liés à la culture, au climat, aux paysages, aux traditions.

² La clinique qui suit a fait l'objet d'une publication : G. Lo Piccolo, S. von Overbeck Ottino, P. Bastin, M. Katz-Gilbert (2022), *Fonction de liaison des images et parole transformatrice dans les groupes Photolangage® : un dispositif original pour la prise en charge du traumatisme migratoire*, Dialogue, 236, p. 65-83.



Aux échanges participent aussi les thérapeutes, les deux issus à leur tour de la migration (la psychiatre, absente, en revanche est suisse). Le port du tchador et le rôle de la femme dans la société sont évoqués. Ce thème est particulièrement sensible pour la seule patiente du groupe, Emna, qui enchaîne avec la présentation de sa photo.



C'est pour parler des « grands et petits changements » qu'on provoque et/ou qu'on subit qu'elle présente la photo d'un pot d'argile pour mettre l'accent sur la « fragilité » de ce processus : « On est en train de créer, de construire quelque chose petit à petit... », elle dit. Puis rajoute : « Dans ma vie il y a des changements que j'ai décidé et il y a des changements qui m'ont été imposés... ». Elle ne termine pas sa phrase. Silence.

Le psychiatre dit : « Je crois ne pas trop me tromper, mais les gens qui font ce genre de pots pourraient vous dire qu'il y a ce qu'ils veulent faire, mais il y a aussi ce qui vient de la matière elle-même et qui leur est imposé... et que finalement la création c'est la combinaison de ces deux choses-là ».

Rachid intervient et partage un souvenir : « Dans mon village il y avait une ruelle où se trouvait un magasin de poterie. Quand on fait un pot pour la première fois, c'est très joli... et puis si par malheur il se casse ou bien s'abîme, ce n'est plus la même chose... et par rapport à nous qui sommes au début de notre vie avec tous ces changements... pour nous aussi c'est un peu difficile : c'est comme un pot qui n'a pas été construit ici... c'est comme si on s'était abîmés sur la route... ».

Emna lui fait écho : « Voilà, quand un pot est cassé, même qu'on le répare, il n'est plus comme la première fois, qu'il était neuf... ».

Le thérapeute essaye d'utiliser l'image du pot qui est devenue une véritable métaphore du vécu traumatique des jeunes : « On peut constater effectivement que le pot est cassé, mais quel type de réparation... comment peut-on encore aimer ce pot, même s'il a été cassé ? Parce que c'est avec ce pot-là qu'on va quand même continuer... ».

Rachid insiste : « On peut dire ça, mais ce sera jamais comme avant, comme au début, avant d'être cassé... ».

Nous voyons, dans ces échanges, émerger les traces traumatiques liées à la violence du déracinement provoqué par la migration forcée ; on observe aussi la projection et le dépôt sur et dans l'objet médiateur d'un imaginaire dévasté par le trauma et l'identification inconsciente des jeunes au pot cassé, abîmé, désormais inutile. De l'autre côté, la tentative de la part du thérapeute de restaurer ce pot à travers ses commentaires.

Après avoir écouté ces échanges, j'intervient dans la chaîne associative pour proposer un mouvement potentiellement transformatif : « J'ai pensé à cette histoire de pot cassé ou pas cassé... alors, je me suis dit, pour qu'un pot comme celui-ci, qui est assez fragile... pour qu'il ne se casse pas... il faut vraiment le garder dans un placard et ne pas le bouger, car si on l'utilise ou si on le déplace, d'un appartement à l'autre, d'un pays à l'autre, on risque de le *laisser tomber* et qu'il se casse. ». Je continue : « Il me vient à l'esprit une carafe pour l'eau que j'avais à la maison, qui était faite comme ça, à la main, par ma compagne, et que mon chat a cassé... Je l'avais recollée minutieusement, pièce par pièce, sauf que... il y avait toujours des fêlures, des petits trous dont l'eau sortait... Du coup, j'ai décidé d'en faire un pot... pour une plante, et maintenant ce n'est plus une carafe pour l'eau, mais une vase et elle est toujours à la maison... utile à autre chose ».

À travers cette intervention transformative, j'ai tenté de tisser un lien entre la trace traumatique liée à la migration (au risque, justement, d'en sortir abîmé) et la crainte d'effondrement et la perte de confiance que cela peut engendrer : la peur qu'on les laisse tomber, liée à l'absence d'une des soignants depuis deux semaines, l'angoisse concernant la tenue du groupe, le deuil de ce qui ne sera plus comme avant. Le collègue renforce ce mouvement dans la chaîne associative : « En tout cas on sent que tu tenais à ce pot : tu ne t'en es pas débarrassé. Et c'est vrai que parfois quand il y a quelque chose qui est un peu abîmé, on a presque la tentation de dire "Bon je m'en débarrasse, j'en prends un plus neuf", sauf qu'ils n'ont pas la même histoire ». Puis il rajoute : « Et ça me faisait penser... j'imaginai le trait de fêlure... si ça a été recollé ou remis ensemble... parfois on passe son doigt dessus... et les corps aussi parfois sont abîmés et ça laisse des cicatrices et on passe aussi son doigt sur les cicatrices... mais c'est ce qui fait que ces corps et ces objets sont uniques et ont une histoire ».

Ces interventions à valence interprétative relancent l'associativité des jeunes. Mohammed se réapproprie en « je » ces échanges : « C'est exactement comme moi quand j'ai quitté mon pays et me suis installé ici... alors c'est clair que les souvenirs ou bien des traces de mon pays restent à l'intérieur ».

Omid alimente encore la chaîne associative avec un souvenir d'enfance : « Cela me rappelle quand j'étais petit. On buvait de l'eau dans des pots et puis l'eau à l'intérieur de ces pots était très claire... Et je me souviens qu'à l'époque on n'avait pas de réfrigérateur, alors on remplissait le pot avec l'eau on le mettait à l'extérieur à l'ombre et l'eau était vraiment fraîche... ».

Je profite de ce mouvement régressif pour présenter ma photo : « Ce changement entre un temps présent et un temps passé me pousse à présenter ma photo. Elle m'a frappé parce qu'il y a ces deux mondes : celui des adultes et celui des enfants et c'est comme inversé ».



Tout le monde rit à la vue de la photo. « Je me dis qu'à un certain moment, dans nos vies, quelque chose change, parce qu'on se retrouve petit à petit à devenir des adultes, mais des fois peut-être on a du mal à laisser partir cette partie enfant. Donc ça change, on a beaucoup plus de responsabilités, des choses plus difficiles à vivre, on a un passé et avec ce passé on a aussi des cicatrices... ».

Omid s'exclame : « J'ai une idée... en fait, je crois qu'il y a un lien entre l'enfant et l'adulte, je crois que l'enfant il est un peu perdu, il sait pas où il est ou bien où il va aller, alors il cherche peut-être... je sais pas si c'est son père, son frère, son *responsable*... et puis l'adulte aussi il est en train d'observer, de regarder l'enfant et c'est comme s'il se cachait, mais l'enfant est un peu perdu, il sait pas s'il est tout seul ou bien avec quelqu'un et puis l'autre, l'adulte, il est en train de jouer et de surveiller le petit ».

Je trouve cet extrait très intéressant, car il illustre le climat du groupe et semble confirmer notre hypothèse concernant le sentiment d'abandon et de manque de protection que l'absence de la collègue peut avoir engendrés. Ceci réactive le sentiment de perte des objets internes, abîmés par les traumatismes et les séparations prématurées. J'essaye d'interpréter ce mouvement : « Ce que vous dites, Omid, me fait penser que des fois, quand les adultes doivent être responsables, ils pourraient donner un mauvais exemple... peut-être que ce petit, il n'est pas encore assez grand pour pouvoir monter là-haut et ce n'est pas le bon moment pour lui montrer cela, car s'il tombe il pourrait se faire mal ».

Paul rajoute : « Alors, on espère qu'on ne va pas laisser trop longtemps l'enfant sans savoir où est l'adulte... ». Et Omid rebondit : « Mais dans la photo *le temps est figé* ». Ce qui engendre un silence dense, comme pour nous rappeler que la temporalité du trauma est une temporalité figée. Cela permet à Paul de faire un lien plus explicite : « Cela me fait penser aussi à vous... qui avez traversé des pays, des épreuves, des obstacles, sans plus voir vos parents mais en espérant qu'ils soient là, quelque part, en train de vous regarder avancer... ».

Cet extrait clinique me semble bien illustrer l'émergence des angoisses suscitées par le changement du cadre et qui font écho, à différents niveaux, au défaut de contenance auquel ces jeunes réfugiés sont confrontés et dont on voit émerger les traces dans les échanges autour des photos.

Les associations concernant le pot le montrent bien : il peut alors devenir au fil des associations trace d'un parent contenant, « entier », ou alors un parent abîmé – un enfant prometteur ou un enfant décevant. Ces associations renvoient également aux processus de subjectivation adolescents : il ne faut pas laisser trop longtemps l'enfant seul sans l'adulte, dit un des participants, laissant bien entendre la fragilisation des figures parentales intériorisées, qu'elles soient des figures du pays d'origine ou d'autres du pays d'accueil. Le groupe et l'objet médiateur, agissant ainsi en synergie, représentent une tentative de réparer ce « pot cassé », de restaurer une contenance psychique à travers laquelle il est possible de se réapproprier son histoire, sa trajectoire, sa temporalité et ses objets internes. Les thérapeutes ont ici la tâche première de résister et contenir non seulement les projections violentes et traumatiques, mais aussi quelque chose des objets précieux menacés. Il s'agit de résister et contenir, comme la photo/objet médiateur résiste et contient : nous pouvons résister parce que la photo résiste, parce que l'objet médiateur contient. Ce qui nous permet de contenir et tolérer à notre tour, sans nous effondrer, cette violence, ces pertes, tout en essayant de les transformer, en appui sur la photo ou en offrant un pôle identificatoire différent à travers nos propres associations. C'est là que la méthode Photolangage®, à mon avis, constitue un support original et singulier aux processus de subjectivation, de différenciation et de transformation des affects, à travers l'accès à une métaphorisation et à une symbolisation de la réalité psychique. Le groupe et l'objet médiateur deviennent ainsi le champ dans lequel est possible de tracer le trait (à travers la chaîne associative) et y déposer ce quelque chose qui prendra forme ultérieurement. Cela grâce au tissage de liens que le groupe garanti.

En guise de conclusion, j'ai envie de partager avec vous une dernière image, ou mieux une métaphore pour penser notre travail clinique dans la « chambre noire » qui est notre bureau. « Voir/entendre » une *trace psychique* dans le récit des patients me semble proche du travail du photographe : comme un photographe, nous laissons notre regard

(notre écoute) *errer*³ dans un état d'attention flottante... *quelque chose* capte alors notre attention et nous avons envie de la prendre en photo, de le pointer.

Nous devons, sans trop tarder, choisir l'angle (le vertex) à partir duquel prendre ce cliché... pour ce faire, il y a tout un accordage à faire : à un niveau intrapsychique ou interne (les photographes parlent d'accorder l'œil, la tête et le cœur) et avec notre appareil (psychique/la caméra) ; à niveau intersubjectif, avec l'objet externe que nous voulons photographier (dans notre cas le patient et ses traces) ; mais aussi avec l'environnement (un niveau plus trans-subjectif) selon le contexte (cadre) et les critères "techniques" particuliers (les théories) sollicités. Le résultat n'est qu'un jeu d'équilibre entre l'ombre et la lumière (la pulsion de vie et la pulsion de mort). Mais le travail du photographe ne s'arrête pas à la prise du cliché... il y a, par la suite, le développement. Celui-ci est un véritable travail *du* négatif et *avec* le négatif : le développement de la photographie, de l'image, se fait concrètement à partir du « négatif ». Ce processus rappelle beaucoup le processus psychique, mais aussi le processus thérapeutique : c'est un processus d'élaboration. L'image photographique naît de l'impression de la lumière sur un film initialement vierge, à la manière dont l'expérience (que soit traumatique ou pas) se grave sur/dans l'appareil psychique du sujet et laisse une trace. Cette lumière, cette expérience psychique, reste dans l'ombre, dans une polarité négative, si n'est pas développée. Dans le négatif, alors, il y a toujours un résultat potentiel : c'est la phase du développement du film, et par analogie le processus thérapeutique, qui permet la transformation du négatif en image (je dirais l'affect en représentation). Autrement dit, il permet de donner un sens à l'expérience. Cette expérience a une origine certaine (souvent externe), mais le sens qu'elle peut prendre aux yeux du sujet est potentiellement infini et clairement subjectif. Ainsi, l'image photographique a aussi une origine (externe) définie (l'empreinte de la lumière sur le film), mais le résultat qu'elle peut atteindre est potentiellement infini et dépend, justement, du processus de développement, qui se fait dans la « chambre noire ».

³ En italien le verbe « errer » veut dire au même temps se déplacer sans un but ou une destination précise et faire des erreurs...

Une autre analogie entre le processus de développement de la photographie et le processus d'élaboration de l'expérience, ou plus simplement du processus thérapeutique, concerne le temps. Le temps de la photographie est un temps particulier, figé comme le rappelait le patient : la photographie témoigne, alors, d'un temps qui a été et qui n'est plus, mais qui en même temps est encore, à travers les souvenirs évoqués par l'image, à travers les « traces mnésiques ». Ce temps rappelle l'atemporalité de l'affect et de l'Inconscient. Ce temps premier de l'affect et de l'image correspond alors à la prise de la photographie, quelque chose (comme l'expérience) qui a eu lieu avant et ailleurs, dans un autre temps et un autre espace. Le temps du développement correspondrait, en revanche, au temps d'élaboration en *après-coup*, ce qui permet le passage de l'affect au sentiment et la réinscription de la même expérience dans le présent : une présentification de l'expérience eu avant et ailleurs, dans l'ici et maintenant de relation transférentielle. En d'autres termes, une re-représentation des traces en quête de perlaboration.

J'espère, avec le partage de ces associations, métaphores, expériences et réflexions d'avoir chatouillé votre imaginaire, de vous avoir permis d'entrer dans une rêverie qui nous accompagnera pendant ces jours et ces nuits ensemble et que cela puisse être le point de départ pour la construction d'un rêve commun et partagé durant ce séminaire. Je vous laisse avec une citation du poète Pierre Chaunu. Elle dit : « *J'ai cru longtemps que la mémoire servait à se souvenir, je sais maintenant qu'elle sert surtout à oublier* ». Je vous invite donc à oublier ma conférence et commencer à associer librement. Je vous remercie de votre attention et souhaite un bon rêve éveillé.